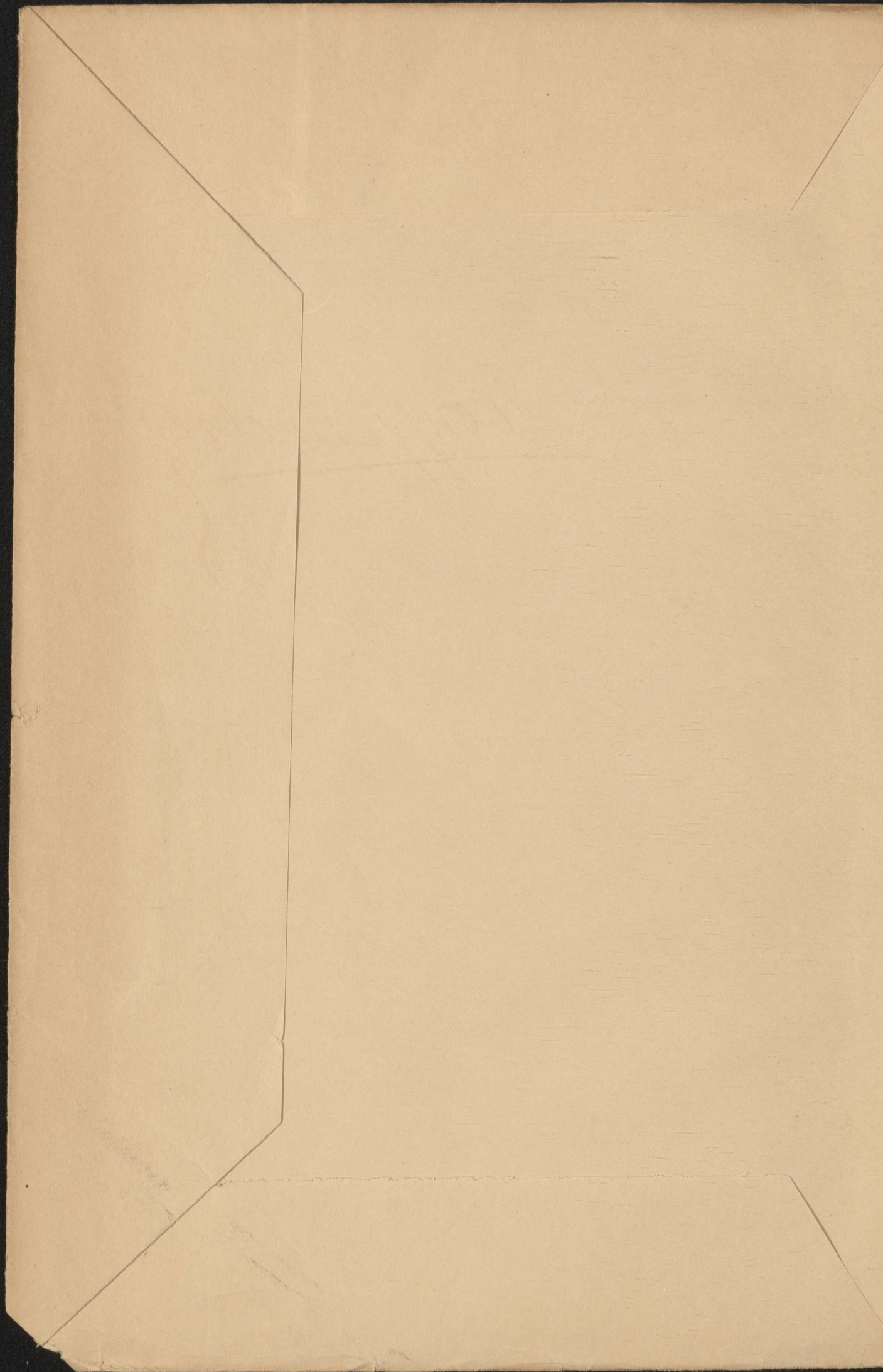


*Léon* HENNEBICQ

AVOCAT

LE POSSÉDÉ

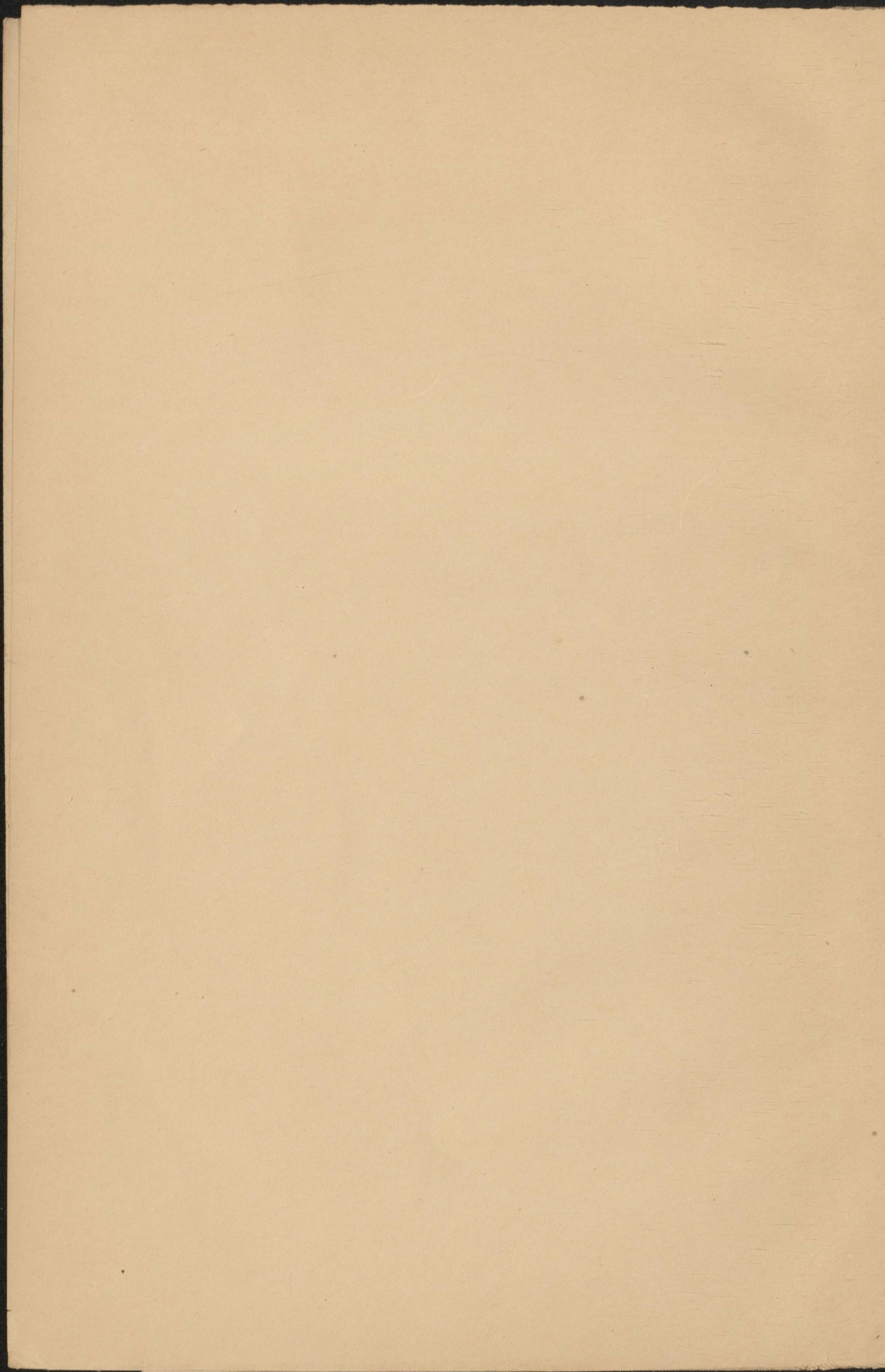
CONTE JUDICIAIRE



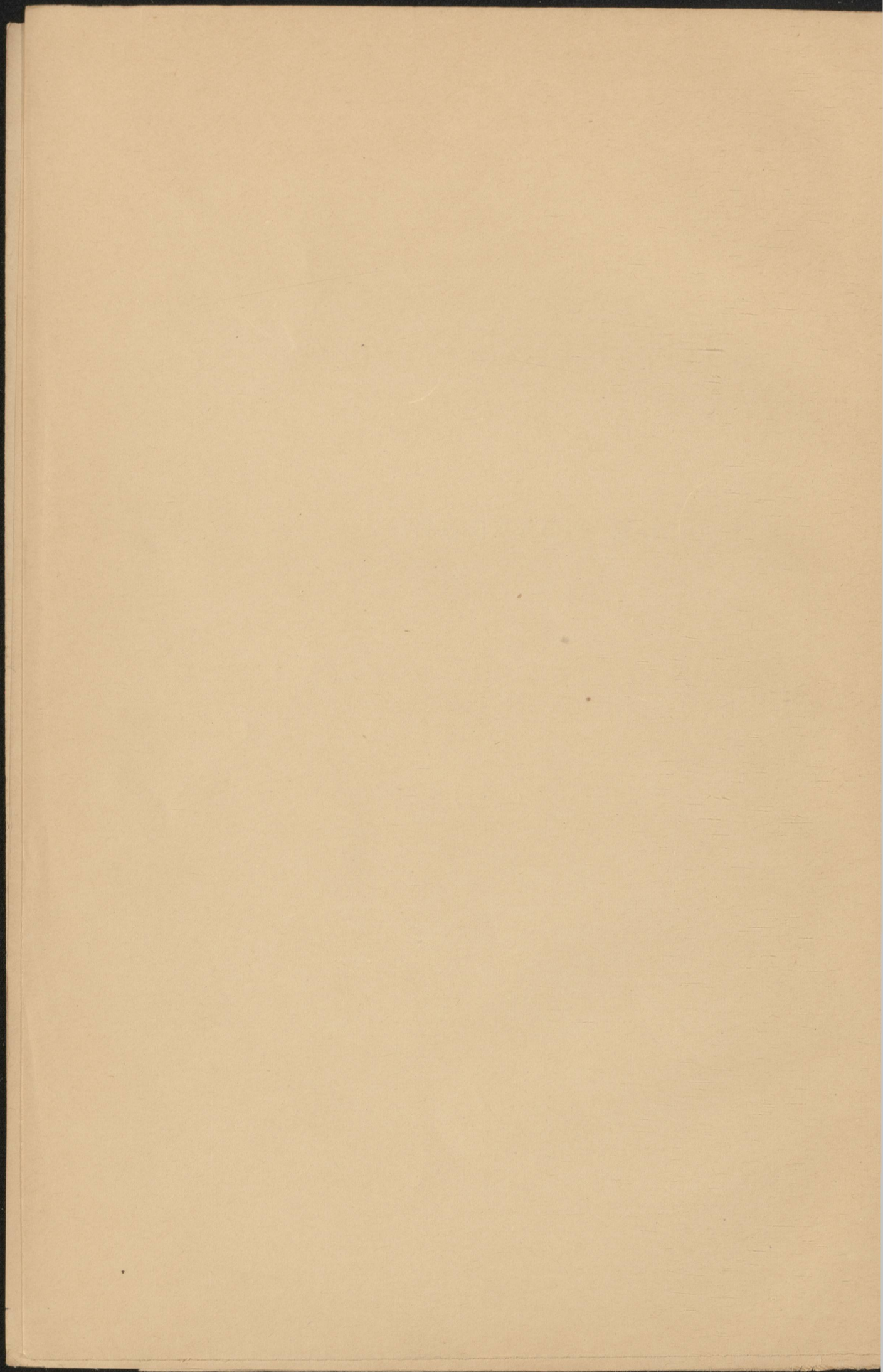
A M<sup>e</sup>: Charles Dumercy.

En compaternité et littérairement

Jouffemburg



LE POSSÉDÉ



LÉON HENNEBICQ

---

# LE POSSÉDÉ

CONTE JUDICIAIRE

« Ces gens vivent presque tous en d'infectes études, en des salles d'audience empestées, dans de petits cabinets grillés, passent le jour courbés sous le poids des affaires, se lèvent dès l'aurore pour être en mesure, pour ne pas se laisser dévaliser, pour tout gagner ou pour ne rien perdre, pour saisir un homme ou son argent, pour emmancher ou démancher une affaire, pour tirer parti d'une circonstance fugitive, pour faire pendre ou acquitter un homme... *Leur stupidité réelle se cache sous une science spéciale.* »

BALZAC.— *Histoire des Treize.*

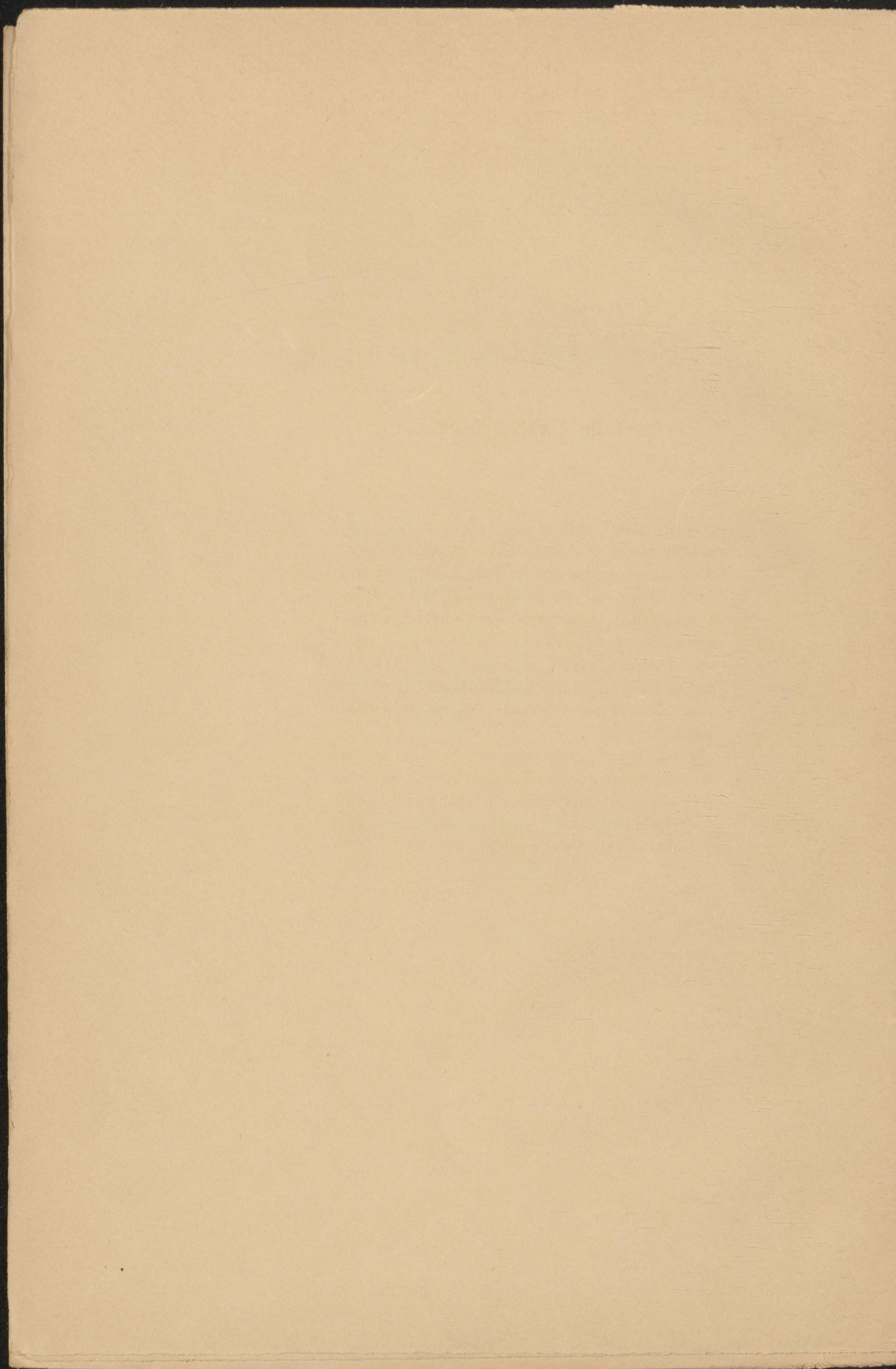
BRUXELLES

VEUVE FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR

22, RUE DES MINIMES, 22

1893

FS-VN  
XVIII  
1.469





## LE POSSÉDÉ

CONTE JUDICIAIRE

Le soir tombait. La Conférence du Jeune Barreau avait, pendant une après-dînée d'automne, discuté la question des réformes professionnelles. Dans le brouhaha de la sortie, devant la première chambre, des réflexions s'échangeaient. Le radicalisme des novateurs rationalistes, niveleurs de privilèges et détenteurs des « immortels principes », avait livré une furieuse bataille aux vieilles traditions de l'Ordre. L'assaut, désordonné conduit, s'était mué en déroute. La « réaction » triomphait.

Aussi un grand noir, aux lunettes braquées sous un crâne déplumé et à la moustache tombante, planté au milieu de ses satellites confus, s'indignait avec des gestes télégraphiques.

Un vague et involontaire sourire sur les lèvres, je con-

templais ce réjouissant spectacle, quand une main me toucha l'épaule. Je me retournai et j'eus un cri de surprise.

— Comment ! toi ?...

C'était, les deux mains cordialement offertes aux miennes, un vieux camarade que depuis une grande année je n'avais point vu.

Il s'appelait Smits et sa personne n'éveillait guère en moi, malgré la pénombre du souvenir, que des situations plus ou moins grotesques.

Je le revoyais, étrange écolier, coiffé d'un invraisemblable couvre-chef à oreillettes surannées, déambulant dans le flottement de ses culottes trop larges et qui claquaient sur ses cuisses plus maigres que des hampes de drapeaux. Son irrémédiable maladresse était d'une naïveté si touchante que peu à peu, malgré nos férocités de gamins, nous en eûmes pitié. A quatre ou cinq nous le protégeâmes contre ses bourreaux et il nous voua une reconnaissance canine. Comme nous ne lui devions rien, nous fûmes volontiers ses amis, et nous découvrimus, comme en tout homme qu'on étudie, un garçon peu ordinaire. La singulière perspicacité de plusieurs de ses sorties nous surprit. Mais le facile dédain du ridicule des autres nous avait poussés à exercer jusqu'au dernier jour de notre vie commune, vis-à-vis de sa personnalité grandissante, une bienveillante tutelle.

Dès le début il fit du Barreau en amateur. Je partis à

l'étranger. On le disait voué à de grands travaux littéraires.

C'était bien lui ! Solidement planté sur ses jambes arquées, il n'avait point changé. C'était la même silhouette écourtée, la même figure ronde et fraîche où s'égaraiient les poils follets d'une barbe adolescente, les mêmes yeux étonnés avec leur bleu clair et gris comme une brume d'octobre. Il avait gardé le même toupet de fantoche. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il portait ce chapeau-là quand je le vis avant de partir en voyage, trop grand avec la ganse de travers !... et le même paletot... et la même cravate !... En effet !... Et ce parapluie enfoncé sous l'aisselle avec une crosse de corne que semblaient avoir fait luire les calus de tous les paysans, ses ancêtres.

Je lui serrai les mains avec l'amicale condescendance d'un bienfaiteur et la confiante émotion de l'égoïste qui retrouve une chose à lui. D'un air involontairement protecteur et dégagé, je lui posai des questions sur lui-même. Mais je sentis avec un secret mécontentement qu'il se dérobaît.

Nous allions et nous venions dans la galerie d'appel. Il gardait obstinément le silence, les yeux fixés sur les miens avec une insistance particulière.

Soudain il me dit dans l'élan d'une gaucherie brusque :  
« Que penses-tu de la profession d'Avocat ? »

— « Mon cher ami, lui dis-je, voilà une question bien vaste pour un stagiaire de première année ! »

— « Pourtant, m'objecta-t-il, tu as une opinion sur les réformes professionnelles, tu as voté. »

J'allais lui répondre cyniquement que pour voter il n'était pas nécessaire d'avoir une opinion, mais j'arrêtai la phrase sur mes lèvres :

« En effet, j'ai une opinion. J'ai voté contre les tentatives novatrices. C'était une précieuse occasion de me faire traiter de réactionnaire. Je n'ai pas résisté. Voilà ! »

Il n'eut même pas l'effort de ce bienveillant sourire qui lui était habituel pourtant et il reprit, les sourcils froncés, d'une voix grave :

« As-tu remarqué comme les opinions se sont groupées, naturellement, inconsciemment ? Cependant aucun de ces orateurs n'avait une vue d'ensemble sur la question. Ils discutaient à tâtons comme dans une assemblée d'aveugles. Heureusement la bonne cause a vaincu... »

Je gardai le silence. Il reprit :

« — Mais tout n'est pas fini.

Les agents d'affaires, encore une fois chassés du temple du Droit, vont essayer une nouvelle attaque. N'est-il pas question d'un projet, indépendant de l'enquête soumise à la Conférence, plus général, plus synthétique, travaillé sourdement dans les coulisses par quelques-uns et qui rendrait plus difficile l'accès de la profession ? »

J'en avais ouï parler, en effet, et je lui expliquai le peu que j'en savais. Il s'agissait de réduire strictement l'avocat à son activité professionnelle, de spécialiser son édu-

cation en ce sens, de renforcer aux Universités les études juridiques, de multiplier enfin les incompatibilités, afin de réserver ainsi les procès à un plus petit nombre de confrères. J'ajoutai que ce projet, à moi comme à mes camarades, me déplaisait.

Il reprit aussitôt avec une autorité que je ne lui connaissais point. — Décidément il était bien changé. On eut dit qu'un autre parlait — :

“ — Vous avez raison. C'est là une tendance déplorable. On prétend qu'il y a trop d'Avocats. Je dis, moi, qu'il n'y en a pas assez et que ceux qui cherchent à restreindre la production des diplômés ont grand tort. ”

Comme je me récriais, il me posa la main sur l'épaule :

“ — Non ! ce n'est pas un paradoxe. Je suis convaincu, mon cher. Je sais qu'on avancera mon inexpérience de la profession et mon dilettantisme. Peu m'importe. J'ai conscience de pouvoir apprécier le rôle qui est dévolu à l'Avocat avec plus de justesse que ceux qui sont depuis longtemps mêlés à la vie quodidienne du Palais. Pour pouvoir s'en abstraire, saisir la signification, la portée du drame où l'on est soi-même acteur, il faut être un puissant esprit. Il en est des professions comme d'une toile contemplée, il faut s'en éloigner pour saisir leur véritable effet. Mon éloignement même du Barreau m'a donc simplifié la tâche. Je m'en suis écarté, craignant que la lutte des intérêts, la poursuite passionnée de la Fortune, à moi comme aux autres, ne me déformât l'esprit.

Je me suis ainsi gardé, Dieu merci, de l'exclusivisme du spécialiste et je ne vis point dans le Droit comme un bernard l'hermite dans sa coquille. C'est ce qui me permet de dire que je dois être dans le vrai.

Les spécialistes, les avocats jurés engagés dans leur métier comme des taupes dans un couloir, qui, depuis l'enthousiasme des adolescences vite étouffé par d'ambitieux calculs, ont, pendant d'interminables années, dans un Tartare judiciaire, roulé, comme des Sisyphe sans diversions et sans trêve, l'incessant fardeau des affaires, ont fini, châtement suprême, par couler leur destinée dans un moule uniforme, laissant se modeler leur cerveau au coup de pouce quotidien des circonstances, et par ne voir la vie que par l'étroite fenêtre de leur cabinet d'Avocat.

Est-ce de leur faute? Nous sommes des êtres désespérément souples et changeants. Le jeune homme de vingt ans est un ridicule inconnu pour l'Avocat de quarante. Celui-ci, épave enlisée par la force des choses, n'est plus, rouage inerte d'un organisme dominateur, qu'une sorte d'immeuble par destination dans le grand palais de la Chicane. Il a perdu l'indépendance, l'audace, toutes les vertus d'un homme libre. La belle jeunesse de son individualité, elle est morte et il ne la regrette point. Ironique et décevante apparence, l'extérieure et superficielle ressemblance des traits nous induit en erreur. Celui qu'on croit le même homme est en réalité *un autre*. Le

premier, l'ancien, celui des heures joyeuses d'autrefois, s'apparaît indéchiffrable. On a la cruelle gaieté de se dénoncer ses propres « folies » et s'il en est qui, pieusement agenouillés sur l'autel du passé, savourent encore avec émotion la douceur grave du souvenir, eh bien, quelque soir, quand ils retournent sur leurs pas, vers la solitude fantomatique des choses endormies dans un irrémédiable oubli, parfois, au tournant des routes embrumées, ils se heurtent avec effroi, spectre évoqué d'un invisible miroir, à une figure étrangère et qui leur ressemble pourtant.

Ils sont devenus les serviles reflets d'un type idéal, modèle absolu des conditions jugées autrefois nécessaires à un rationnel exercice du métier, sorte de divinité, de Bouddha professionnel, encensé par une vieille garde de bonzes. Ils ont partagé son culte avec celui du Veau d'or et les soucis d'argent ont ravagé leurs faces. Les yeux narquois s'agitent avec une expression de malice défiante. Une ride coupe leurs sourcils d'un froncement perpétuel.

Comme tous les plagiaires ils ont des allures exagérées de fantoches, de pantins articulés dont dame Thémis tient les ficelles. Dans l'inconscient cabotinage d'une grandiloquence traditionnelle, leurs gestes sont empruntés, les figures deviennent des masques. Bien rares sont les victorieux qui, malgré les ambiances déplorables, se retrempe dans leurs indestructibles illusions comme dans une eau de Jouvence.

Ceux-ci gardent, à travers les gestes et les masques, le radieux soleil de l'éternelle jeunesse. Mais, pour la plupart, leur robe d'avocat, comme une tunique de Nessus, les dévore. La profession concentre leurs forces et les épuise. Le troupeau des exubérances, follement lâché dans les prairies du jeune âge, a disparu pour toujours. A quarante ans ce sont des enveloppes vides d'eux-mêmes, prétentieuses apparences où s'agitent de solennelles formules ou d'aigres disputations. Sous l'extérieur « avocat » il n'y a plus d' « homme ».

Voilà le malheur et voilà la perte ! Toute émotion qui n'est pas professionnelle semble sacrilège à leur pontificat. Tout ce qui est humain leur est étranger.

Tu éprouves sans doute, aussi profondément que moi, mon cher ami, une instinctive aversion contre une pareille conception de l'existence. Pour eux, l'ankylosement des caractères c'est le bonheur, l'affaissement des énergies c'est la sagesse. Notre race, notre culture, notre éducation, nos goûts répugnent à cette pétrification progressive que, dorant la pilule, les inconscients charlatans, desservant le sacerdoce du jour, s'efforcent en vain de nous représenter comme une désirable nécessité.

J'ai dit que notre race protestait. En effet, la spécialisation des tendances d'esprit, la culture professionnelle, c'est bien une conception germanique. Dans le doux bien-être d'un horizon borné, certains individus privilégiés peuvent se bâtir un système du monde. La masse des citoyens,



au contraire, spécialise utilement son activité. Chacun d'eux connaît fort bien son métier, mais il ne conçoit rien d'autre. Ils pensent avec une philosophie naïve et résignée que tous les hommes ont leur poste fixé par le sort. C'est avec l'orgueil du devoir accompli qu'ils l'occupent.

Ils s'y cantonnent de leur mieux afin d'y passer les nuits froides de l'existence, et la bise des révoltes ne fouette pas leur misère exaspérée. Les Allemands ne s'enflent point à l'ambition des idées générales, ils spécialisent avec une espèce d'ivresse. En face du bruissement infini des houles du monde, devant la marée montante des siècles, ils se terrent éperdûment dans une science spéciale comme des crabes coureurs de grève se blottissent sous les galets. Ce qui s'agite autour d'elle leur est étranger, leur est inconnu.

Leur système d'éducation reflète les mêmes tendances. Il vise, au risque d'un défaut d'équilibre entre les facultés, à développer les aptitudes naturelles à chacun au détriment des autres. La plupart d'entre eux manquent de mesure. Leur diplôme est un brevet d'exclusivisme. Malgré leur impartialité, malgré leur sangfroid, ce sont de fort mauvais diplomates. Ils sont tous dirigés en des sens différents. Leurs caractères sont trop fortement tranchés pour qu'ils se comprennent et qu'ils se tolèrent. Chez eux, en Allemagne, dans leur propre patrie, ils vivent ainsi qu'au milieu d'étrangers. Ils ont beau dire, ils sont peu sociables et s'ils protestent contre leur

réputation d'insociabilité, c'est que, n'étant point sortis de leur pays, ils peuvent difficilement imaginer autre chose.

Chaque Allemand vit d'une existence un peu égoïste et replié sur lui-même. La société est ainsi un vaste organisme où chacun va prendre modestement sa place et la dessert avec orgueil. On s'efforce de donner à chacun une profession appropriée à ses aptitudes naturelles, et personne ne cherche, mécontent de son sort, à sortir de sa position. Les Avocats y forment un des rameaux de l'administration de la justice au même titre que les huissiers ou les notaires et ils se sentent heureux, remplissant une fonction d'Etat.

Conception paisible et pleine de sagesse, le rouet de l'existence s'y dévide sans accrocs. Elle offre un désintéressement bien remarquable, une grande humilité chrétienne, une noble idée de devoir. « Le progrès coïncide avec la spécialisation des organes. » Elle a donc sa justification scientifique. Elle est appliquée avec bonheur dans de grands États. Elle est donc de nature à s'imposer à l'esprit de bien des gens.

Mais, à certains moments de nous-mêmes, chose curieuse, lorsque notre exaspérant rationalisme tranche dans le vif des réalités, alors, comme au sortir d'une anesthésie, une foule de primes émotions, de réminiscences vagues s'éveillent et chantent un chant de révolte en notre raison surprise. C'est tout le Passé mort qui se lève, c'est l'âme immortelle des ancêtres qui ressuscite

en nos indignations, et cet héritage inconscient nous grandit jusqu'à un héroïsme épique. Les raisonnements essaieraient en vain de verrouiller ces portes de bronze. Les traditions les ébranlent, elles chancellent. Rien n'arrête les Euménides patriales. Je l'ai senti, moi-même, à l'étranger. Elles jaillissent du tabernacle inaltérable de la race, au pied duquel, garde incessante, farouche et résolue, les milices adolescentes viennent ramasser les épées défailles aux mains des morts et les entraînent, irrésistibles et vengeresses.

Devant ce problème, nettement posé par un auteur contemporain : « Notre devoir est-il de devenir un être achevé et complet, un tout qui se suffit à lui-même, ou au contraire de n'être que la partie d'un tout, l'organe d'un organisme ? » les réponses sont invinciblement différentes selon les tendances des peuples. Que voulez-vous ? Un sentiment héréditaire et dominateur nous emporte. On ne raisonne point des questions de race. Je renie la conception professionnelle de l'existence parce qu'elle m'est étrangère.

J'appartiens comme vous tous à une nation romane. C'est nous, nous seuls, qui continuons naturellement et sans effort la tradition interrompue un moment par l'invasion des Barbares. Nous n'avons point eu à interpréter des idées nouvelles, à concevoir des tendances inconnues. Nous nous sommes ressaisis, nous nous sommes retrouvés. Sans pâlir sur ses textes, sans

épiloguer sur ses détails, héritiers possesseurs de son esprit, nous avons ramassé le flambeau gisant de l'antiquité, et nous avons vu renaître, pour refléter son éclat, des âmes antiques. Nous l'élèverons plus haut encore au delà des mains tendues ! On ne nous arrachera point notre foi restituée !

Nous ne nous retournons pas sans un frémissement héroïque vers les routes du passé pleines encore du vaste murmure de notre épopée morte. Nous marchons, il est vrai, plus loin, laissés à nous-mêmes, à la découverte des cités merveilleuses qu'enfantent nos rêves et que semblent annoncer, mirages perpétuels sur l'horizon lourd des nuits d'exode, les lueurs tentatrices et dormantes d'un irréalisable espoir. Mais nous fuyons vers l'Avenir pareils à ces exilés du foyer familial qui emportaient avec eux sa flamme impérissable et sacrée. Elle colore de sa lumière éternisée la cohue des circonstances qui s'écoule.

La méthode d'envisager l'Univers, l'âme des ancêtres renaît fidèlement, nouveau culte des morts, dans les générations incessamment renouvelées. Elles alimentent tour à tour la chaudière du grand vaisseau fantômatique et fatal qui pénètre toujours plus loin au chaos des mers inconnues. Oui ! je sens vivre en moi l'âme de ma race ! Son appel résonne en mon cœur avec un bruit de bataille. Oui ! Je suis un Latin, *rien d'autre*, et je m'en vante ! *Adversus hostem æterna auctoritas !* »

Il avait prononcé ces derniers mots avec une sourde énergie. Il se tut un instant pour retrouver, sans doute, le fil de son raisonnement perdu dans cet accès d'enthousiasme.

Je le considérais obliquement à la lueur mourante du jour. Ce n'était plus le garçon timide et doux d'autrefois. Dans la pénombre ses traits s'accusaient, le nez se busquait avec force, la bouche se crispait, violente, et sous les orbites pochées d'ombre où le regard luisait comme un feu de forge, les pommettes anguleuses saillaient. Entre les colonnades orgueilleuses et les blocs lourds il venait de m'apparaître comme l'incarnation vivante et soudaine de l'Orateur. Il avait l'attitude bien plantée, le geste simple, ferme, souple et le regard dominateur. Il me sembla qu'il avait grandi.

Chose étrange et qui frappa mon esprit, un peu surexcité sans doute — il faut bien que j'essaye, pour rassurer mon confiant lecteur, d'expliquer l'inexplicable — rien ne rappelait en cette apparition l'être ridicule et bien connu auquel autrefois j'avais accordé ma bienveillante protection. Je crus à quelque illusion de moi-même, à un rêve, à l'ironie suprême d'une voix fatale qui choisissait, pour mieux tromper ma défiance, l'incarnation d'une forme à moi familière. Je me rappelai avec un à propos singulier combien dans les poèmes du vieil Homère les dieux revêtaient des aspects divers pour apparaître aux misérables mortels. Oui ! je l'avoue, je crus à une pos-

session du dieu de l'Éloquence. Oui ! cette folie subite traversa mon esprit superstitieux : ce n'était plus mon ami Smits qui parlait ; une force supérieure s'était installée en lui-même, à sa place, et, bizarrerie dernière, sans doute à son insu. Il m'apparaissait comme *possédé* par une idée et dans le grandiose mystère de cette coupole immense où la nuit montait comme une inondation majestueuse et lente, j'eus la sensation nette — oui ! positivement je ne me trompe point ! — et dans le misérable et impuissant atome que je suis, elle fut accompagnée d'une religieuse terreur, d'un affolement panique et gigantesque, que c'était l'âme de ce grand Palais titanique sur lequel on entendait se ruer vaguement au dehors l'immense colère d'une averse, qui dictait solennellement par la voix de mon camarade inconscient ses volontés tumultueuses et magiques.

« Oui, reprit-il avec une lenteur fière et désolée, nous devons implacablement défendre le génie de notre race..., quand ce ne serait que pour l'amour de l'Humanité ! Nous cultivons pour elle un patrimoine autochtone et splendide, et si Dieu existe, nous sommes une de ses voies.

Nous seuls sentons vibrer naturellement en nous la belle Eurythmie du monde antique. Nous éclairons la cohue des circonstances modernes de sa lumière impérissable et sacrée. Nous n'avons plus besoin de copier la Grèce et Rome pour nous pénétrer de leur esprit. Nous

comprenons seuls les infinis ravissements, tour à tour délicats, rares et pompeux du Décor et de la Forme... Le Décor, la Forme, symbolique blason de notre noblesse humaine! Cela n'est pas dans le secteur visuel de l'esprit germanique. Eux! aimer le Décor et la Forme! « ces gens-là! » que j'ai vus lourdement plaisanter Salammbô? Pauvres gens! pour lesquels le Rêve impassible, pareil à leur soleil boréal, agonise éternellement sous le drap pâle de la brume. Et leur inconscience exilée et sa vague mélancolie sont-ce point les regrets d'un paradis perdu?

Nous autres, nous percevons entre les choses passagères, surgies pour un instant sous nos yeux mortels, des correspondances mystérieuses qui nous ravissent, un entrelacement significatif et magique de lignes et de couleurs. Nous errons avec délices dans le caprice de leurs rythmes, nous glissons en de lents accords sur la paix de leur eau dormante. Nous éternisons en nos œuvres enfin leur périssable et fragile existence. Si l'Art est l'expression des formes, nous sommes bien un peuple artiste. Que les Belges fixent l'harmonie fuyante des couleurs et les Français celle des lignes, peu importe! Sous des auspices différents nous n'en adorons pas moins jusqu'à l'extase, l'expression eurythmique, panthéiste et sensuelle des Formes : l'Art de Paraître.

Dans nos relations avec nos semblables, ce sont les circonstances extérieures qui nous révèlent leur vie

intime. Cet art du Paraître consiste précisément à régler les apparences de nos véritables pensées. Il met d'accord nos sentiments et leur expression dans un code d'escrime à la fois chevaleresque et courtoise. — Leur donnant enfin une manifestation facilement saisissable par tous, il évite les erreurs et les malentendus, générateurs des dissensions et des hostilités.

Nous sommes un peuple essentiellement sociable. Nous avons conclu d'une expérience plus longue que c'est seulement en nous *proclamant* les égaux les uns des autres, — cette déclaration fût-elle un mensonge — qu'il nous est permis de commercer et d'échanger librement nos idées. On admet des présomptions *légales*, pourquoi n'y aurait-il pas de présomptions *sociales* ? L'Egalité est pour nous une condition nécessaire de la Liberté et le mot de Goethe nous appartient que la Loi seule nous permet d'être libres. Il y a des mensonges indispensables. Nous nous y obligeons dans notre propre intérêt. Oui ! Monsieur Homais ! Une somme d'idées et de sentiments acquis ou héréditaires couvre d'un vernis commun l'originalité des individus. Nous nous ressemblons extérieurement. Nous faisons patte de velours. Les susceptibilités, les jalousies, n'ont point de prétexte à un réveil. Cela rapproche les hommes. Nous sommes un peuple sociable.

Les conventions régnautes ne nous pèsent point. Nous acceptons leur tyrannie avec bonne humeur et nous proclamons que la première qualité d'un homme de bon



ton, « comme il faut », est de s'y mouvoir avec aisance. C'est grâce à ces indispensables mensonges et à l'habitude de ces difficultés que nous pouvons nous sentir en harmonie avec des inconnus et passer quelques moments agréables avec des imbéciles. Nous formons une grande assurance mutuelle contre la dangereuse diversité des caractères et des tempéraments. Nous sommes bien un peuple sociable.

Cette tendance naturelle à rejeter les choses qui nous divisent, cette sociabilité, cette politesse d'esprit, trouve une dernière manifestation dans notre culture favorite. Nous ne sommes point des spécialistes rongeurs ; nous ne pouvons nous contenter d'être les organes d'un organisme et rien de plus. Nous exigeons de tout citoyen véritable qu'il ait une encyclopédie de connaissances, superficielles il est vrai, mais suffisantes pour qu'il puisse comprendre et faire face au plus grand nombre de possibilités.

En principe, il nous est interdit de jamais paraître en défaut de crainte peut être d'appeler le dédain ou le mépris de nos semblables, c'est-à-dire des sentiments peu sociaux. Nous n'avons pas vue sur le monde par une petite lucarne, nous n'avons pas à observer un secteur déterminé, nous habitons une maison de verre, échauquette où nous veillons aux quatre vents.

Notre éducation diverge en tous les sens.

Vous avez tous, comme moi, subi une culture géné-

rale. Depuis votre enfance, en votre cerveau neuf, on a accumulé des notions diverses. Les langues de feu de plusieurs révélations sont descendues sur vos têtes. On vous a fait toucher la nudité froide des Sciences, on vous a laissé deviner les prodigieux mystères de l'Art. On a essayé, sur le clavier de votre âme, la gamme de vos sympathies et de vos répugnances naturelles. On a encouragé celles-là, combattu celles-ci. On s'est efforcé de faire de vous un être complet, d'empêcher qu'une influence ne se développât aux dépens des autres et ne vous transformât en un déséquilibré : celui d'une chose ou d'une idée. On a fait de vous, enfin, l'homme le plus libre que vous pouviez être.

Vous avez grandi comme les montagnards avec, sous vos yeux, la mer éternellement changeante des grands horizons. Vous avez pu indifféremment, dans les campagnes qu'ils déroulaient, choisir votre route : vous êtes aptes à une foule de choses. Devant les besognes de la société, vous êtes des citoyens à tout faire. La diversité de vos occupations est une garantie de votre liberté morale.

Nous vivons trop séparés les uns des autres, enfermés dans nos professions comme des forçats en leurs cellules. Nos préoccupations intimes ne sont point matière à rapprochements. Nos soucis d'affaires importent peu aux autres : il ne faut jamais parler aux gens que de ce qui les intéresse. C'est le meilleur moyen de les amener

à ce qui ne les intéresse pas. Convaincs-toi de cet axiome fondamental : Pour vivre d'accord, il faut un terrain diplomatique et neutre d'idées communes. Les conversations générales permettent à chacun de dire son mot et d'utiliser son esprit. Si tu portes la discussion sur ton terrain à toi, tu l'accapares à ton profit. C'est un manque de courtoisie et une impolitesse. Oh ! quelle finesse et quelle infinie délicatesse d'esprit pour trouver le mot juste en face de situations toujours changeantes ! L'art de la conversation, est ce triomphe éphémère et charmant.

En outre, la diversité des points de vue nous réjouit l'âme. Pourquoi faut-il aux ouvriers le repos du dimanche ? Parce que la journalière division du travail réduit leur activité spirituelle infinie à la simplicité mécanique d'une seule fonction. L'hygiène exige qu'on fasse exécuter au cerveau des exercices divers. La culture générale, c'est le repos dominical de l'esprit.

Oui, trop de choses nous diviseront toujours : les castes, les classes, les professions, les coteries, les partis, factions stupides où s'impose une méthode identique de considérer la réalité. J'ai dit que les habitudes quotidiennes déformaient peu à peu le caractère. On perd de vue cette culture générale qui rapproche les hommes, on ne voit plus que les originalités de chaque parti qui les séparent. On ne méprise jamais mieux ses adversaires que lorsqu'on ne les comprend point. Au lieu d'ouvrir les

yeux aux choses visibles, on s'obstine dans sa naïve et sourde prétention de tenir le monde sous un point de vue exact. Chacun se mire dans lui-même : « Moi seul ai raison. » Oh ! le misérable et facile orgueil d'avoir appliqué quand même et malgré tout, avec une imperturbable divagation logique durant toute une vie, par l'infinie variété des choses, ses quelques malheureuses vérités qu'on revendique pelotonnées en un système à l'imperfection duquel la raison supplée !

Nous tous ! — toi qui m'entends comme les autres — nous siégeons en permanence au tribunal de nos préjugés.

Nous nous apercevons il est vrai parfois de l'existence d'un de ceux-ci ; alors nous le supprimons à grand bruit. Fameuse découverte !

Les deux potiches cléricale et libérale qui, depuis un demi-siècle, se faisaient un vis-à-vis politique, ont disparu. Des Avocats le signalèrent les premiers.

L'étroitesse de cette conception sauta aux yeux. Combien n'y a-t-il pas encore de situations où nous nous regardons encore malgré nous comme des potiches ? Employés, public, militaires, pékins se détestent ; nous ne nous sentons compris que de nos pairs.

Il fallait pour effacer tous ces malentendus qu'un représentant de la culture générale intervint, qui fût l'égal de tout le monde, seul médiateur qui reliât ces intelligences aimantées par l'éducation et la coutume vers

des pôles spirituels différents. Ce médiateur, c'est l'Avocat.

Parmi les mille et une professions utiles, il en est qui représentent la culture générale. Ce sont les professions libérales. Nous possédons des professions nobles et des professions qui ne le sont point. Cette division n'existe pas en Germanie.

Il y a dans ce phénomène autre chose qu'un effet de notre société vaniteuse, capitaliste et bourgeoise. Ces métiers auréolés d'une noblesse d'opéra et au guichet desquels une cohue d'aspirants réclame à grands cris un strapontin professionnel, exigent précisément des études encyclopédiques.

Un sentiment irréféchi rue les masses à la conquête de ces professions oligarchiques. Un mouvement impératif et lent répartit leur choix entre elles. Nous distinguons avec une finesse *instinctive* quelles sont les institutions et les hommes qui personnifient le mieux notre impérieux et nécessaire devenir. Délaissant notre raison fourbue, des chevaux inconscients et furieux nous emportent ! »

Il s'arrêta, campant sa lourde silhouette dans le rayonnement blafard qui s'épanchait des verrières blémisantes, et, comme saisi d'une idée subite :

« N'as-tu jamais remarqué la différence qui existe entre l'avocat et l'artiste, le médecin et l'ingénieur, et la vogue incroyable dont les premiers sont l'involontaire objet ?

Cela est d'autant plus surprenant que la dernière moitié du siècle est tout entière vouée aux sciences naturelles, aux recherches positives. Jusqu'en ces dernières années, le Barreau n'en avait point voulu.

Il semble que les jeunes sympathies, la tendance naturelle des énergies naissantes, ait dû se porter vers l'étude des phénomènes objectifs, vers la pénétration de l'Univers, un instant immobilisé sous la raison braquée des observateurs. On aurait pu s'étonner de voir de jeunes âmes, au lieu de courir à l'assaut des faits, s'enfermer dans l'étude des grimoires et les vaines disputations du tribunal.

Et pourtant on se décorait toujours du titre d'Avocat comme d'une éternelle noblesse. Une magie irrésistible aveuglait les théories inconscientes d'éphèbes. »

Il ajouta avec un étrange sourire :

« C'est peut-être que le démon de la race, invisible et présent, leur soufflait leur rôle. »

« Cependant, en même temps que le Barreau négligeait les résultats matériels des découvertes modernes, il subissait l'influence dissolvante de leur faux esprit. On abandonnait partout les enthousiasmes sans profit pour le froid calcul des résultats pratiques. La vie se résumait en deux Sésames : Richesse et Jouissance. On appuyait ces envies malsaines du fatras philosophique d'une découverte qu'on ne connaissait point. On luttait pour la vie. Toute une génération s'ébaucha de struggle-

forliffeurs, espèce aussi vilaine que son nom. J'en connais encore beaucoup de ces petits jeunes gens corrects, aux allures pernicieuses et cruelles de conspirateurs intimes, vibrions malfaisants des enthousiastes efforts.

Mais j'en reviens à mon idée. Leurs doigts écrivassiers, leurs doigts étrangleurs aux ongles noirs, se nouèrent en vain sur le col marmoréen de la Déesse. Pauvres petits imbéciles ! Est-ce qu'on tord le cou à la Justice immortelle ? L'illusion bienveillante du public vis-à-vis des Avocats était si grande qu'on s'aperçut à peine du mal qu'ils causaient. La profession demeura sympathique et préférée.

Et, tenez, voici qu'il m'apparaît qu'à la même époque l'Art lui-même, un instant *naturalisé*, séduit par la pédantesque apparence d'un vocabulaire scientifique, abandonna ce marasme utilitaire d'un instant.

Il se souvint qu'il n'était, après tout, qu'un pressentiment philosophique, qu'une épave sauvée, une forme divine arrachée au gouffre houleux et confus des Mystères. Un vertige du Beau saisit les jeunes têtes et la même poussée ardente de sympathie grandit le rôle de l'Artiste et le haussa à côté de l'Avocat. Parmi toutes les professions libérales, ces deux-là éblouissaient la foule. Elles répondaient, en effet, à l'irrésistible tendance de notre tempérament belge qui est à la fois, dans son type idéal, sociable et artiste. Une fusion même s'opéra. Le Barreau s'occupa de questions d'Art et força les Pharisiens

au respect. On chassa à coups de fouet les petits messieurs corrects. Ceux qui dirigèrent tout cela étaient-ils conscients de l'importance nationale de leurs actes, ou l'ironique Destinée les avait-elle choisis comme instruments de ses œuvres? Les deux peut-être. Je ne sais.

Plus encore. L'Avocat arma son métier de noblesse. La robe prit des allures de toge. De la larve procédurière sortit un être radieux et nouveau. Le bredouilleur de conclusions se mua en rhéteur. On proclama l'existence d'un Art oratoire. Ils revendiquèrent l'apanage de cet art exclusivement latin sous la triple incarnation de la voix, de l'attitude et du geste, expression vivante et tangible de la fuyante génération des idées.

L'Avocat lui-même s'érigeait en Artiste.

Désormais, le Barreau seul personnifiait les deux grandes directions d'esprit qui caractérisent notre race : l'Art et la *Sociabilité*.

Avec une situation de ce genre, il est impossible de se contenter comme un esclave de tourner jour et nuit la meule professionnelle. On se souvient bientôt de soi-même. La nostalgie de l'Education passée vous saisit. On élargit de nouveau son horizon.

On fait de la Science, de la Politique, de l'Histoire, de la Littérature, de l'Art.

La profession d'Avocat, par la diversité possible des affaires, conserve déjà ce caractère encyclopédique des connaissances passées. Il importait de l'accentuer, de



continuer ce caractère encyclopédique, de faire de la vie du Palais le prolongement de la vie antérieure, et d'instituer l'Avocat, être actif et de compréhension vive, Trucheman entre les différentes nations spirituelles d'un même Etat.

C'est ce qui se réalisait peu à peu, sans secousses, par la révolution lente des choses. Le Barreau s'annonçait, splendide, comme un rendez-vous général des intelligences empressées, de tous les francs archers aux belles idées empennées et sifflantes. Il prenait des allures de Forum antique. La politique avait son contre-coup sur la physiologie des couloirs et des projets s'y élaboraient au grand jour. C'était au travers de ce crible épurateur qu'on passait le grain des semailles futures. Malgré les cris des vieilles dévotes susurrant le chapelet des affaires, on y faisait des expériences sociales, des enquêtes, on y donnait des conférences et des leçons. La Politique, écœurée, s'était réfugiée à l'ombre de la Justice. Oui ! L'axe politique se déplaçait !

En face des redondances parlementaires d'une assemblée sans sexe, des projets précis et virils de transformations sociales s'élaboraient. On eût dit d'une révolte des Parlements contre l'autorité du Roi sous l'ancien régime et d'un retour à ces vieilles traditions françaises. Tout le monde concourait à cette œuvre. On rencontrait des esprits bienveillamment ouverts aux penseurs de tous les domaines et prompts aux réalisations généreu-

ses. Les idées modernes entraient dans les cerveaux comme en des chambres endormies des lueurs d'aurore. On s'éveillait enfin !

C'est à ce moment qu'on vous propose de restreindre non seulement l'accès de l'Ordre aux intelligences nouvelles, mais de professionnaliser son caractère trop général. Les juges étaient pris parmi les Avocats. C'est un tort. A l'avenir, leur éducation sera différente. Il en sera sans doute ainsi de toutes les professions. Dès l'enfance, on sera définitivement parqué comme les huitres. Les auteurs du projet se frottent les mains. Hein ! sera-ce beau ? Il n'y aura plus que des gens bornés, mais habiles ! Les Avocats seront avocats, rien d'autre. Même, pour leur donner plus de besogne et pour empêcher que leurs derniers loisirs ne soient absorbés par la dangereuse contemplation de tout ce qui ne sera point leur mandarinat, on supprimera les avoués et on les chargera de cette fastidieuse besogne.

Ah ! tu voulais l'émanciper plus encore, misérable, eh bien ! attrape ! on te vouera à l'odieuse procédure. Tu étais une formule sociale de ton époque. Tu seras désormais le commis aux écritures de la Justice. L'Avocat de demain, c'est le procureur de jadis. Nous évoluons glorieusement en arrière à la recherche d'un maître Pathelin dont les descendants se faisaient sans doute trop rares. Les associations d'avocats exploiteront à forfait la clientèle, fonderont des sociétés secrètes et des agences

d'affaires interlopes, mais au moins les tenanciers de ces grandes maisons réaliseront d'amples bénéfices. Toute la vie n'est-elle point dans cet idéal suprême : Gagner beaucoup d'argent et avoir des pantoufles ?

Tu croyais avoir chassé ces vendeurs du Temple, après avoir dénoncé la dangereuse monomanie des Masuirs professionnels. Tu vois bien que non ; ne l'étonnes pas ! Cette engeance est inextirpable. Une troupe incohérente d'agents d'affaires, de rationalistes invétérés et de Masuirs moribonds, inconscients peut-être de leur véritable rôle, ont fait une ligue et tentent une revanche. Il est bon de signaler cette insidieuse résurrection ! »

Nous descendîmes vers la salle des Pas-Perdus. Elle apparaissait dans l'ombre comme le portail de la basilique immense d'une Divinité mystérieuse. Les colonnades gigantesques, montant à l'assaut du dôme, s'enfonçaient confusément dans l'horreur vertigineuse des voûtes. Au portique d'entrée, béant comme une gueule de Moloch, une lampe s'épuisait vainement contre les envahissantes ténèbres. Partout la nuit dominatrice et silencieuse où nos pas résonnaient sur les dalles avec un écho de ville abandonnée.

Alors, d'une voix sourde qui se répercutait cependant à travers le fouillis de colonnes et d'architraves comme en un peuple de géants muets, serviles et farouches :

« Vois-tu, mon cher ami, la diversité des études rend

plus compréhensif et plus intelligent. C'est une satisfaction intime si profonde de se dire parfois qu'on n'est pas fermé à toutes choses, que certains départements de notre esprit ne sont pas irrémédiablement stériles et qu'on peut ainsi dans une communion constante avec les choses penser, comme Térence, que rien d'humain ne nous est étranger.

C'est dans la spécialisation de leurs goûts, par une sorte de renoncement que les esprits philosophiques se font les égaux des autres hommes. Dans le déroulement de leurs vues larges et synthétiques, organisatrices d'un univers incohérent, ils demeurent invinciblement des êtres d'exception. Mais l'Humanité tout entière est leur collaboratrice. Ils résument leur époque. Ils en sont la formule révélatrice et vivante.

Il en est de cette vue large et préalable des choses, nécessaire aux âmes latines qui aiment à déduire d'un principe acquis et qui souffrent tant dans notre siècle d'incertitudes et d'erreurs, comme de l'exploration préalable à la bataille et nécessaire à sa réussite. Alors, sortis des crépuscules du passé, entrevoyant dans la lueur blanchissante des aurores de l'avenir, les grandes routes s'enrouler aux flancs de pays inconnus, nous pourrions croire, illusionnés peut-être, que nous avons un peu cessé d'être des aveugles, et si nos âmes sont comme des violons que fait vibrer tout ce qui passe et si le plus petit souffle en nous chante, il ne nous sera pas alors interdit

de jouer sur elles des airs personnels, de nous vouer à une carrière particulière et limitée, car nous aurons acquis le droit de savoir un peu, ayant beaucoup compris. »

Nous approchions de la zone lumineuse. Il me sembla entendre pousser un long soupir. Je tournai la tête vers mon compagnon. Le bec de gaz, à quelques mètres, nous éclairait. Smits me considérait avec un effarement stupide. Il se posa la main sur le front, comme un homme mal éveillé qui cherche en vain à se rappeler un rêve. Je passai devant lui d'un air gêné et je poussai le battant qu'un vent furieux collait au chambranle. Mon ami Smits me rejoignit en balbutiant de sa voix grasse : « Comme il est tard ! » Il ajouta avec un gros rire : — « Quel vent ! » L'intonation grossière de cette phrase insignifiante m'agaça. Tout, jusqu'à la gaucherie de ses gestes redevenue inénarrable, me demeure inscrit dans la mémoire.

Une exaspération soudaine s'empara de moi, je lui jetai un adieu ! qui se perdit dans la rumeur de la tempête et je m'enfuis par la rue de la Régence qui miroitait sous l'averse.

Depuis j'ai revu Smits plusieurs fois. Je lui ai fait de discrètes allusions à notre entretien crépusculaire, mais il me regarde d'un air surpris. *Il n'a pas l'air de comprendre.*

